

**Chantal Detcherry**

# **Histoires à lire au crépuscule**



**PRIX DE LA NOUVELLE DE  
L'ACADÉMIE  
FRANÇAISE**

**Les Grands Caractères de Passiflore**

**Chantal Detcherry**

**Histoires à lire  
au crépuscule**

*nouvelles*

Editions **Passiflore**

## Le Secret

Je suis arrivée à Mandagard au début de l'automne, pensant que pour cacher une douleur comme celle que je porte en moi, cette petite ville ancienne et à l'écart du monde serait le meilleur des endroits. Je suis venue seule ici et je n'y connais personne. J'ai choisi mon appartement dans les vieux quartiers, au troisième étage sous les combles, loin des bruits des humains. De ma chambre, j'aperçois un pan de mur de la forteresse qui tombe en aplomb sur l'estuaire, derrière les toits de tuiles romaines. Elle donne au nord, le plein soleil n'y pénètre jamais. Mais je m'en accommode très bien ; cette lumière atténuée convient au déroulement morose de mes pensées. Quand les vents de l'océan atteignent Mandagard et soufflent en rafale, mon lit

est traversé de zébrures d'orages en mer, la charpente au-dessus de moi craque comme une coque de bateau, et dans la pénombre, je songe aux naufrages.

À l'ouest se situe la deuxième pièce de mon modeste domaine, celle dont j'ai fait mon bureau et ma bibliothèque : c'est là que je lis et travaille, que je prends aussi mes repas de solitaire. L'ouverture en arceau de la fenêtre laisse entrer largement dans ses murs le chatolement de l'estuaire qui bruit dehors, jusqu'à l'horizon. Deux fleuves y mélangent leurs cours, charriant vers l'océan lointain leurs puissants corps étincelants. À toute heure, je regarde les reflets jouer sur leurs surfaces instables, scintiller entre les arbres dont les silhouettes se découpent à contre-jour. Par tous les temps, l'immense nappe pénètre avec ses îles dans ma demeure. Et dans les changements de la lumière, je reste immobile de longues heures, à contempler l'archipel.

Dans la pièce de l'ouest je dispose, pour les faire sécher, les plantes ramenées de mes

pérégrinations. Jour après jour, je répertorie la flore menacée de l'estuaire, je classe les plus modestes végétaux poussant sur la ligne de salure des eaux. C'est mon travail ici, je me préoccupe de la conservation de ses rives, je scrute les joncs et les roseaux, veille jalousement sur la moindre corolle éclosée dans les vases. J'observe l'évolution des herbes amphibies que les marées alternativement découvrent et recouvrent. Je cherche l'armoïse sanguine à la puissante odeur, la saladelle aux fleurs de lavande, la salicorne dont les buissons charnus rougissent à l'automne comme des branches de corail.

Je porte en moi un secret qui m'accable. Quelquefois, j'ai le désir de le confier à ceux que je rencontre. Mais très rares sont les personnes à qui je m'adresse, car je travaille seule et n'ai de comptes à rendre qu'à une administration lointaine. Ici, à Mandagard, dans les marges de ces fleuves, dans ces régions écartées, j'ai pensé que je parviendrais à l'appivoiser, à vivre plus sereinement avec lui, à l'oublier peut-être. Il n'en est rien, et

## L'Apparition

Ce matin-là, Vincent se leva tôt. Un moustique s'était fauflé par un coin déchiré de la moustiquaire et l'avait importuné dès l'aube. Trop fatigué pour tenter de se défendre, il avait suivi d'une oreille irritée le vol agaçant de l'insecte autour de lui, tout en essayant de penser à autre chose. L'animal s'était ensuite posé sur les mailles blanches au-dessus de sa tête. Vincent l'avait regardé longtemps, qui ne bougeait plus.

De la case proche de la sienne venait à lui le vacarme de l'insupportable voisin qui s'était installé là depuis quelques semaines. Vincent comparait le calme des jours d'avant son arrivée à l'agitation, au bruit qui désormais avaient envahi son espace. Ce gros prospecteur

importun occupait une place qui l'étouffait. La nuit, le fâcheux individu rentrait tard après avoir beaucoup bu et déclenchait sur son passage les aboiements de tous les chiens du quartier. Puis il se cognait aux meubles, faisait tomber et cassait de la vaisselle. On aurait pu penser que du moins il cuverait son vin dans la matinée. Mais non, il ne paraissait pas vraiment pâtir de ses débauches alcoolisées. Le tintamarre recommençait dès le point du jour : chasse d'eau et tuyauteries tonitruantes, portes claquées, objets précipités à terre. Il avait ensuite coutume de s'asseoir sur le seuil et interpellait tous les Africains qui allaient au marché. Surtout les femmes, qui riaient fort et le regardaient en coulisse. Il criblait de cailloux les chiens qui hurlaient et le haïssaient.

Depuis un mois, cet homme grossier avait emménagé dans la case qui jouxtait celle de Vincent. Il avait rompu l'équilibre des jours et des nuits, la beauté des crépuscules où dans la solitude il faisait naguère si bon respirer l'odeur compacte de la terre mouillée par la

pluie de cinq heures. Les amis de Vincent se moquaient de cette proximité indiscrete et lourde : on lui demandait malicieusement des nouvelles du prospecteur.

C'était désormais avec un pincement au cœur qu'il regardait l'adolescente Aguida lui rapportant les poissons et les légumes du marché. Il avait admiré dès le début cette jeune fille un peu étrange : son visage aigu et luisant, ses membres longs, et ce corps dur qu'elle enroulait dans un pagne si serré qu'il semblait faire partie d'elle, la protéger comme une carapace. Lorsqu'elle arrivait, elle hésitait toujours un instant avant de passer la porte, et Vincent l'épiait alors à son insu. Sans presque tourner la tête, elle regardait du côté de l'irritant étranger, croyant ne pas être vue. Elle se tenait parfaitement immobile et faisait penser à ces insectes aux aguets dont les yeux peuvent voir dans toutes les directions. Le gros voisin ne manquait pas de lui jeter quelque propos bruyant, dans une langue inaudible, puis en mauvais français.



## Némésis

Sous le soleil qui brûle et ne faiblit jamais, je regarde l'immensité de la mer. Elle est inerte et mauve. Aujourd'hui, elle est une feuille de papier pour écrire. C'est ce que disaient les hommes qui vivaient là, il n'y a pas si longtemps. Tous ne maîtrisaient pas l'écriture, et pourtant ils s'exprimaient ainsi quand ils scrutaient l'étendue bleue que les vagues ne soulevaient plus : « voilà que la mer est comme une feuille de papier pour écrire ». Ils hochaient la tête en plissant les yeux vers la nappe immobile qui soudain les inquiétait. Car ils étaient toujours sujets au souci : une mer trop calme ou une mer trop agitée, rien ne convenait à leurs âmes anxieuses. Ils y voyaient des présages funestes. Ils examinaient l'horizon violet comme s'ils cherchaient à lire

ce qui se formait sur cette page lisse. Comme s'ils tentaient d'apercevoir au-dessus d'elle une main traçant des signes.

Je regarde moi aussi l'horizon d'où surgissent des lignes plus sombres contre le ciel. Ce sont les montagnes lointaines des côtes étrangères. Des collines, des combes, des baies, des ports où je n'irai jamais, de l'autre côté, sur le continent. Longtemps je les observe par temps clair, surtout le matin, quand le soleil est encore oblique. Ce sont de grands bras qui voudraient étreindre la petite terre qui me reste, cette île où j'habite, ce village où j'ai établi mon séjour. Dans le lointain, les rochers bleus semblent s'élancer vers nous pour nous attirer contre leur sein, nous prier de nous unir à eux.

Aujourd'hui, quand les hommes viennent dans mon village, ils le trouvent trop silencieux. Ils écoutent leurs propres pas qui font s'ébouler les pierres disjointes des ruelles. Ils sursautent et se retournent pour distinguer qui les suit peut-être. Ils

n'aiment pas s'aventurer seuls ici. Ils sont toujours plusieurs à errer dans les escaliers, à heurter les portes et les murs. Très vite, ils s'inquiètent de ce profond silence. Ils ne sont pas habitués à tant de calme. Ils croient entendre le souffle de la mort. Alors ils rient ou ils s'interpellent. Ils frappent durement les rochers et les arbres. Ils crient une plaisanterie, ils entonnent une chanson, ils parlent d'abondance, pour oublier la paix de mon village, pour abolir sa souveraine austérité.

Ils ne m'ont jamais vue. Pourtant je demeure là, dans l'une ou l'autre maison où j'ai résolu de vivre. Car j'ai aménagé mes chambres et mes espaces personnels dans plusieurs habitations de pierre et de chaux. Lorsque je me suis installée ici, la place ne manquait pas et j'ai eu le choix. Néanmoins les promeneurs n'ont jamais remarqué ma présence. Quelquefois je me tiens à ma fenêtre, ou sur le seuil de ma porte. Ou dans une petite cour, près d'un four de terre rond. Ou sur une terrasse encore solide. Ils gravissent

## Nocturne

Son pelage est doux.

Elle le sent contre sa hanche. Elle n'a pas ouvert les yeux, elle est couchée à même la terre, elle entend le vague bruissement des feuilles des arbres autour d'elle. Elle maintient les yeux fermés. Trop de lassitude. Et malgré le confus bien-être du corps, il reste le sentiment d'une inquiétude, d'une menace dont elle ne veut pas se souvenir.

Son pelage est doux et tiède.

Elle imagine l'animal couché contre elle. Elle ne veut pas encore le connaître, le toucher de sa main. De toute façon, elle ne désire pas bouger. Elle ne sait pas quel est l'animal qui est venu s'étendre tout près

d'elle. Elle ignore à quel moment de la nuit il l'a rejointe dans le sommeil.

Elle se souvient seulement qu'elle a marché, qu'elle a fui. Les villes, les routes aussi. Elle a pris un chemin sous les arbres. Son pas est devenu de plus en plus aventureux, le chemin de plus en plus étroit. L'ombre a gagné. La fraîcheur l'a enveloppée. Elle n'a plus su, du tout, où elle se trouvait.

Son pelage est doux contre sa peau.

L'animal s'appuie très fortement contre sa hanche. D'une pression ferme et insidieuse, il l'a obligée à écarter le bras pour se lover commodément dans son arrondi. Dans le nid de son coude il s'est roulé. C'est le bras qui est en contact avec ce pelage d'une douceur confondante. Si les rêves avaient un pelage, ce serait celui-là.

Elle a marché dans le jour et dans le début de la nuit. À un moment, elle n'a plus suivi le chemin, elle ne le voyait plus. Il n'y en avait plus. Elle a croisé des lumières très ténues.

Elle a pensé à des yeux qui s'ouvriraient autour d'elle. Elle s'est sentie sous le regard des êtres invisibles qui vivent là, dans cette grande forêt ombreuse. Elle s'est dit : c'est bien. C'est ainsi. C'est ce que je veux.

Elle a dormi. Le souffle du vent a bercé son sommeil. Il y a eu des bruits sourds dans cette nuit sauvage. Des craquements, des froissements d'ailes. Comme un mugissement qui montait de la terre. La solitude d'un cri errant. Une plainte profonde semblant s'exhaler d'un grand être épuisé. Elle a pensé que la mort était proche, mais peut-être la vie, tout aussi bien. Une sorte d'équivalence de tout. Elle a voulu cela, être là. Et que personne n'en sache rien.

Son pelage est doux.

Maintenant il bouge légèrement contre sa hanche. Il change un peu de place. Il s'appuie plus fort encore. Il y a quelque chose d'ardent qui émane de cette présence. Une grande sensualité dans la douceur de ce pelage, dans la chaleur de ce corps inconnu qui s'est lové

## La Fiancée du mascaret

Je rencontre Viviane quand elle a vingt-deux ans. J'en ai deux de plus : en somme, le même âge. Elle est grande, de peau très blanche, une masse laineuse de cheveux noirs fait une ombre compacte autour de son visage triangulaire. Ce sont ses yeux qui frappent d'emblée, larges et d'un vert indistinct, troubles comme une eau cachée sous les taillis. Ils brillent, s'illuminent même, sous le voile de larmes brusques qui sourdent impromptues, larmes de surprise ou de joie aussi bien que de chagrin, larmes surgies du sourire, car personne ne sourit aussi souvent, personne surtout ne pleure aussi fatalement qu'elle en souriant. Une liquidité lumineuse afflue invinciblement à ses yeux, quelle que soit l'émotion qui dans l'instant l'assaille.

Larmes qui ne coulent pas, perles arrêtées au bord des cils ou glissant sous les paupières incurvées vers les tempes. Yeux toujours troublés, d'eau courante. Ces larmes font luire d'un glacis scintillant l'iris et le cœur obscur de la pupille, mais surtout le blanc bleuté de l'œil, fuselé comme le ventre d'un poisson d'argent sous les sourcils noirs.

Elle a aussi de belles mains et des épaules minces que l'on aperçoit aux beaux jours dans l'échancrure des robes légères. Je la rencontre au printemps, elle s'habille de blanc, d'étoffes désuètes, elle s'habille de vert. Elle porte des chemisiers à col rond, des broderies un peu fanées. Elle a sur toute sa personne un air de vierge destinée au martyr. Ce n'est pas cependant qu'elle cultive le moins du monde le pathos comme un style. Son allure de vierge offerte au drame est involontaire, comme sont involontaires le fard brillant des larmes et la discrète vieilleries de ses vêtements.

Je la rencontre à l'université, ou plutôt dans une de ces cités pour étudiants que l'on



nomme « villages » quand, en fait de villages, ils sont si éloignés de ce que nous connaissons elle et moi. Car nous sommes toutes deux des filles de l'estuaire, nous avons vécu parmi les vignes et les bois.

Dans ce village donc, petit immeuble de quatre étages tristement posé sur une pelouse rase, nous occupons chacune une chambre exiguë dont la fenêtre donne sur la faculté des lettres où nous étudions. Étant son aînée, je suis plus avancée qu'elle, et nous ne nous retrouvons jamais pendant les cours. Mais nous nous croisons dans la cuisine de l'étage où les jeunes locataires attendent leur tour pour préparer leur thé sur l'unique réchaud mis à leur disposition.

Un jour, ce thé des fins d'après-midi nous réunit dans une de nos chambres. La mienne, muette et dépourvue d'images, laissant à nu la géométrie morne du bureau à angles droits, du lit impeccablement fait, du rideau gris pudiquement tiré devant le lavabo. Ou plutôt la sienne. Oui, c'est dans la sienne

## Du vol de scarabées et du parfum des tubéreuses

— Tu m'étouffes, tu m'empêches de respirer... Tu m'écrases ! avait-elle fini par lui lancer.

Et elle avait vu dans les yeux de Paul une douleur infinie. Mais Élise n'avait pas voulu se laisser émouvoir, ni s'excuser pour ces paroles violentes. Aujourd'hui, il ne fallait pas céder à la tendresse, elle était sûre qu'il en allait de l'avenir de leur vie ensemble. Il lui fallait parler à Paul, lui dire les mots qui se bouscuaient dans son cœur. Cela ne pouvait plus continuer ainsi, cela n'avait que trop duré.

C'est Paul qui avait provoqué la dispute mais elle couvait depuis des jours et des

jours comme un volcan qui prépare sa cendre noire. Cette fois, Élise avait résolu de lui dire de quoi elle souffrait : de cette habitude qu'il avait prise de s'appuyer sur elle si lourdement depuis trop de mois, trop d'années. Si lourdement, si lourdement. Que ce poids l'asphyxiait. Qu'elle ne pouvait plus avancer. Qu'elle voulait ouvrir ses ailes. Respirer. S'envoler.

— Tu m'écrases ! avait-elle distinctement articulé.

Maintenant elle ne savait pas ce qui allait advenir d'eux, si le couple qu'ils formaient allait s'effondrer, disparaître peut-être après cette parole-là. Elle était partie sans attendre, l'abandonnant au silence de leur appartement. Elle avait vu ses yeux détruits. Elle avait fui, peu fière d'elle, bien décidée à se rendre à cette réception un peu mondaine, mais si amicale, qui était exactement le genre de sorties que Paul exécrait, dont il venait une fois de plus de refuser l'invitation, préférant disait-il, rester seul avec elle.

\*

Élise se sent toute confuse d'être arrivée un peu trop tôt pour le dîner chez ces amis d'amis, des personnes qu'elle connaît à peine. Ses hôtes ont bien compris sa gêne et l'ont accompagnée dans le jardin afin qu'elle s'y repose et s'y promène, dans ce moment si agréable du crépuscule, en attendant la venue des autres invités. Ce bel endroit foisonne de végétation, feuilles et fleurs qui s'élancent en toute liberté des profondeurs pleines d'ombre. Bougainvilliers et renouées roses, vivaces jasmins sous les frangipaniers dont les corolles jaunes et blanches jonchent l'herbe en exhalant leur parfum entêtant. Quelque part, invisibles, il y a des tubéreuses. On les devine à la fragrance amère et lourde qui flotte dans l'air du soir.

Une table est dressée devant la véranda, entre les colonnes pâles qui soutiennent la grande maison de style colonial. La chaleur s'est atténuée à l'approche du crépuscule. Élise est sous le charme de cette fin d'après-

## L'Homme au sable

Les vents, les nuages, les intempéries viennent de là-bas, de l'océan invisible. Elle ne va pas souvent jusqu'à ses rivages, elle en ignore les rumeurs, les longues plages où déferlent les vagues. Elle marche dans cette grande ville maritime où l'on n'entend jamais la mer. C'est le mois d'octobre, il pleut depuis de nombreux jours.

Elle est dans un autre rêve, tout opposé, fait d'autres sables et d'autres solitudes : celui des déserts. En fait, ce rêve-là n'est pas tout à fait le sien, mais plutôt celui de l'homme à qui, depuis maintenant dix ans, elle a accordé le droit de la tourmenter sans relâche et sans trêve.

Bien sûr, ce n'est pas ainsi que cet homme aurait dit les choses. Il aurait sans vergogne protesté de son amour et prétendu qu'il ne lui avait jamais voulu que du bien. Elle déambule dans la ville d'octobre, vacille sous les bourrasques qui lui apportent les embruns salés de cet océan lointain dont l'écume remonte au gré des marées depuis l'embouchure du fleuve.

Il y a quelques jours à peine, elle a appris la nouvelle qui lui a lacéré le cœur. Jusqu'à cet instant fatal, elle pensait qu'elle irait là-bas, dans ce pays si sec, où l'océan primitif a laissé place au sable du désert illimité de l'Afrique. Mais non, elle restera dans la ville pluvieuse. Elle ne partira pas avec l'homme à qui pendant dix ans elle s'est livrée, pour qu'à sa guise il la blesse et la broie. Une autre partira à sa place, une autre qui fut son amie jusqu'à ce qu'elle apprenne cela. Jusqu'à cette trahison vénéneuse.

Si violemment atteinte, elle s'est d'abord réfugiée sous les combles de son appartement,

écoutant se déchaîner les rumeurs des cieux mauvais faisant écho à sa désespérance. Dans la pénombre, elle a remâché son amertume et s'est laissé engourdir d'un poison qui s'écoulait dans les parties les plus infimes de son être, s'insinuant dans les profondeurs. Une histoire de tromperie dont la banalité broyait le cœur se dressait désormais devant elle comme une face de Méduse. Mais jusqu'à la brûlure, il lui fallait garder les yeux ouverts.

\*

Il fait froid dans la ville, il tombe une pluie dense en ce jour d'octobre que les deux renégats, l'amant et l'amie, ont choisi pour leur départ. À six heures du soir, c'est la nuit déjà. À bout de force, elle a pris rendez-vous chez un médecin dans ce vieux quartier qu'elle connaît mal. Sous ses pas, les pavés mouillés luisent dans l'obscurité.

On lui a recommandé ce docteur. Un être exceptionnel, a-t-elle entendu dire. Pas seulement médecin : peintre aussi, et poète. Alors,

## Samsâra

La maison de Lucien était haute et vétuste. Tout de suite, Agathe sut que cette demeure était lourde, pleine d'un passé silencieux, d'une tristesse qui s'était doucement déposée sur les murs, dans les chambres vides, dans les corridors aux frises de stuc. Elle sut aussi qu'elle aimait ce lieu trop vaste, ces murs où se décollaient les plâtres, le fin tissage de toiles d'araignées que nul jamais ne délogerait des plafonds sculptés. Elle vint dans la maison un matin de mai. Elle aima la maison parce qu'elle aima l'homme.

La première fois qu'elle y pénétra, Agathe entrevit sur le seuil un long couloir ancien, carrelé de rouge et de noir, baignant dans la pénombre. Au bout de ce couloir, une autre



pièce encore, aussi étroite peut-être, sombre tout autant. Et tout au bout de ces salles hautes, le matin de printemps en une éclatante coulée de lumière végétale. Elle laissa Lucien fermer la porte derrière elle, l'étreignit de son jeune amour naissant. Il la conduisit, joyeux, vers les feuilles de mai.

C'était un vieux jardin de ville entouré de murs aussi fatigués, aussi monumentaux que la maison même. Il était ombreux mais le soleil y faisait, à travers les frondaisons, des taches flamboyantes. Les arbres y avaient poussé sans ordre, la nature y avait semé tout ce qu'elle avait voulu. Un gros figuier croissait près de la véranda. De hauts troènes déployaient leurs feuillages vernissés sur le ciel lumineux. Agathe n'avait jamais vu de troènes aussi grands, ils hissaient dans les airs leurs ramures triomphantes.

La terre disparaissait sous de longues herbes. Plusieurs rosiers lançaient au-dessus d'elles leurs fleurs veloutées. Elle eut tout de suite de la compassion pour ces rosiers, si embarrassés

de graminées jusque parmi leurs tiges. Elle vit qu'ils souffraient, sans perdre pour autant de leur vaillance. Ils luttèrent avec toute la courtoisie de leurs roses contre les plantes sauvages, robustes, pleines de sève, qui lentement les étouffaient contre le mur de grosses pierres de taille. Elle remarqua aussi quelques pointes d'iris tendant leurs transparentes têtes. Des petites grappes de pétales jaunes, au fond, indistinctes. Et là, les hampes des roses trémières qui préparaient en grand sérieux les boutons de l'été.

Une étroite terrasse prolongeait la véranda. Lucien, tentant de repousser branches et feuilles, eut grand-peine à y disposer deux fauteuils en osier, vieux et las comme la maison, la peinture blanche laissant voir les fibres sur les accoudoirs et sur le dossier. Ils étaient en accord avec l'ombre dormante de la demeure, les murs couverts de lierre noir, la végétation proluxe.

Lucien souriait d'un air embarrassé, comme s'il présentait à Agathe une famille un peu encombrante :



Chantal Detcherry

## Histoires à lire au crépuscule

*nouvelles*

Les rives d'un estuaire, une ville africaine, une île aride, une forêt nocturne, un quartier pluvieux, un jardin tropical, une maison délabrée.

Chantal Detcherry nous entraîne vers des contrées où le proche tout autant que le lointain sont sujets d'interrogation. Des surgissements, le plus souvent issus du monde naturel, semblent proposer des signes à déchiffrer. Entre séduction et menace, ils tissent un climat de tension et d'indéfinissable trouble.

*« Cette conteuse a l'art de rendre surnaturelles des choses naturelles [...] On éprouve un grand plaisir inquiet à la lire. »*

Madame Florence Delay  
de l'Académie française

21 €

